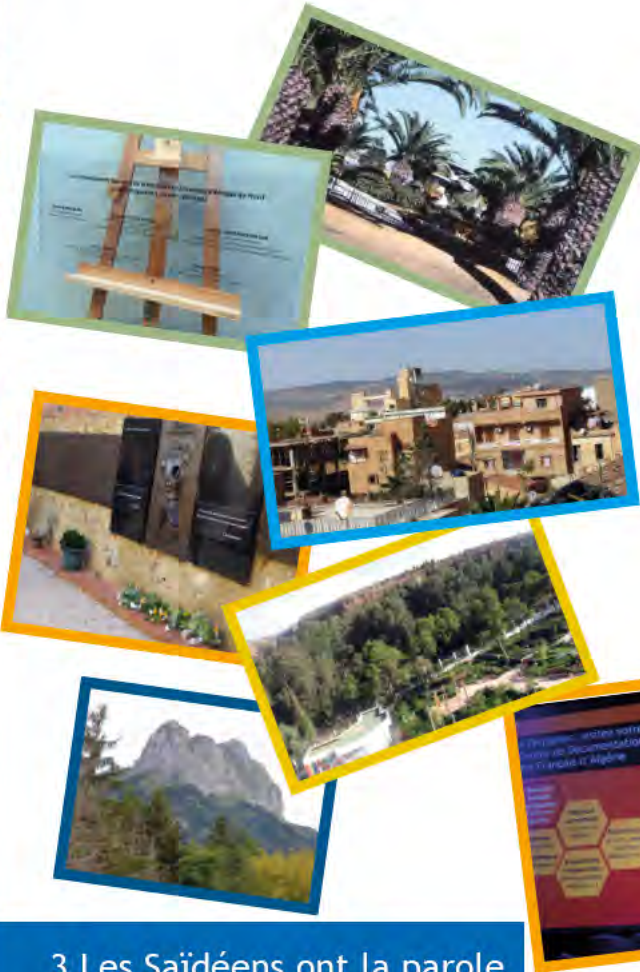


L'Écho de Saïda ^{numéro} 150

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 40^{ème} année - Décembre 2019





3 Les Saïdéens ont la parole

4 Exode

5 Nouvelles de Saïda

6 Les petits anges

10 Inauguration du Conservatoire

13 Chronique de ma rue

14 Le petit télégraphiste

15 le congrès du Cercle algérieniste

18 Les Prix Algérienistes

19 Détente

20 Carnet

Couverture réalisée par Christian Duran.

COTISATIONS

Cotisation 2020 : 25 €

Soutien à volonté

INTERNET



Retrouvez vos trois espaces Internet :

- Site tous publics :
<http://saida.pagesperso-orange.fr>
- Forum privé :
<http://saida.nostalgerie.xooit.com>
Accès privé sur simple demande à Hubert Méréa :
hubert.merea@orange.fr
- Archives de l'Amicale et trombinoscope :
www.saidarchives.fr
Accès réservé, voir Échos précédents



CONTACT

ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations... Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini** au siège:

Amicale des Saïdéens
1 impasse Samson
31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94
Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président... Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association:

Amicale des Saïdéens
7 rue des Anémones
34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38
Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaida@orange.fr

ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiés:

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda
3 rue des Aphyllanthes
34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55
Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : echodesaida@gmail.com

Périple dans les 2 Savoie

par Daniel Basso.

Amis Saïdéens, Ayant vécu dans les Savoie pendant quelques années, ils nous arrivent, mon épouse et votre serviteur, d'aller nous ressourcer dans ces paysages à vous couper le souffle. On ne se lasse pas de ces vues panoramiques. Ce paysage splendide, de notre hôtel à Cordon face à cette chaîne des Alpes, continue de nous éblouir toujours. Du haut de ses 4810 m, sa majesté Le Mont Blanc nous hypnotise et nous accueille bien volontiers dans cette vallée blanche. De cette petite escapade vagabonde et faisant suite à l'article* paru dans l'Echo de Saïda n°141 de septembre 2017, nous nous sommes rendus dans le beau massif des Bauges. De Saint-Pierre d'Albigny nous avons pris la D911 en direction Le Châtelard en passant par le col



du Frêne, puis le village de Jarsy au pied de la dent Pleuven et le Mont de la Coche. A l'entrée de ce village savoyard nous avons pris le chemin balisé nous menant à la petite chapelle de «La Lézine». Après 15 minutes de marche et au détour d'un monticule, elle vous apparaît et vous invite à faire une petite grimpe pour l'admirer ainsi que son site et ses montagnes qui l'entourent. La nature est belle à cette époque de l'année. Passé la porte, elle est là, la statue du Sacré Coeur. Ma première pensée fut pour la famille Blein pour l'avoir « rapatriée » depuis Saïda, la seconde est d'être proche d'elle à plus de 2000km de son lieu d'origine, et pour combien de temps ? Je ne tiens pas à savoir l'avenir. Nous profitons du temps présent et de nos envies de voyage dans cette belle contrée « La France » faute de voyager librement dans la nôtre.



*La statue du Sacré-Coeur de Lise Petit-Blein.

Depuis de nombreuses années, notre ami Alain Cazorla organise à Rouen, pour la Toussaint, une cérémonie durant laquelle une poignée de Saïdéens accompagnée d'autres compatriotes rendent hommage à nos chers disparus. Voici le texte rédigé par François Henriot, ancien journaliste de Paris-Normandie, qui a assisté à cette commémoration.

Le beau chemin des Pieds-noirs de Rouen

par François Henriot

Sous le crachin voilant le ciel bas et gris ardoise de ce matin de 1er novembre, ils sont une vingtaine, face au mémorial des Rapatriés et Harkis niché en haut du cimetière Monumental. Venant déposer une gerbe en l'honneur de leurs disparus, ils attendent le maire de Rouen Yvon Robert. Ces habitants et habitantes de Rouen et de communes voisines, parfois quinquagénaires, le plus souvent âgés de... quelques printemps supplémentaires, causent entre eux. Et l'accent claque. Certains retrouvent même l'espagnol de leurs grands-parents. L'accent, chantant haut et fort. L'accent, comme un drapeau. L'accent pied-noir, en défi à la pluie. En défi à l'oubli, à la méconnaissance: « Ah, il y a quelque chose au monument des Harkis ? », a-t-on entendu à l'entrée du cimetière... Puis le maire de Rouen est au rendez-vous et la minute de silence, particulièrement intense.

Les plus anciens de ces Normands sont nés à Oran, à Alger ou, en plein bled, à Saïda. Après les Accords d'Evian qui ne furent pas respectés, ils durent tout quitter en 1962. Rouen, sous la houlette de Bernard Tissot, était jumelée à Saïda et la municipalité accueillit correctement les familles. Alain Cazorla, aujourd'hui instigateur, avec de solides amis, des rassemblements du 1er novembre, était à l'été 1962 un ado reconforté par l'appartement de l'immeuble « La Banane » aux Sapins. Dix années plus tard, le Mémorial des Rapatriés, cher à Joseph Génolini, premier président de l'Amicale, était inauguré par la Maréchale Juin et le soutien des maires Jean Lecanuet, Pierre Albertini

(natif de Batna) puis Yvon Robert ne se démentit pas. « En 2012, pour le cinquantenaire de notre arrivée à Rouen, nous avons réuni une cinquantaine d'anciens de Saïda, rappelle Alain Cazorla. Cela nous a valu un très bel article d'Olivier Cassiau dans Liberté Dimanche. Une belle fête, aussi ».

Des déceptions face à l'oubli, de la colère devant l'incompréhension, les Pieds-Noirs de Rouen en ont connues, ressenties. Ces enfants de modestes Français d'Algérie, certes pas mal reçus par les autorités rouennaises, mais ensuite sans autre coup de pouce, se sont élevés, année après année. Ils ont grandi et réussi sans bloquer, sans

menacer, sans casser, piller, incendier, détruire. Allez leur expliquer que l'époque était plus facile : ils rigoleront, et ils auront bien raison. Ces Pieds-Noirs ont, par leurs efforts continus, pleinement contribué à la réussite de la France. « Nous avons été élevés dans le respect et dans le sens du travail » explique Alain Cazorla. Devant les violences extrêmes de Béziers ou Chanteloup-les-Vignes, devant le massacre d'un innocent dans les jardins de l'Hôtel de Ville de Rouen, ils sont écoeurés par la passivité française. Comme nous ne pouvons que l'être. Tous, avec nos amis Pieds-Noirs.



Henri Garcia - Marianné Dominguez - Yolande Kunkel-Cabrera
Alain Cazorla - René Guirado - André Díaz

L'exode,

par Ghislaine Lavigne-Molina et Serge Andrès.

Ah mes chers amis, nous étions encore jeunes, mais plus tout à fait insouciant! Nous avons été projetés dans une autre vie, nous en avons supporté tous les déboires, jusqu'à ce que l'horizon s'éclaircisse à nouveau. Soyons fiers de ce que nous sommes, notre Algérie nous colle à la peau, elle a accueilli notre premier souffle, rien ni personne ne nous enlèvera cela, jamais! En cela nous restons fiers, victorieux et unis.

Nous étions quatre frère et sœurs à quitter, seuls, notre terre natale, nous serrant les uns contre les autres. Notre petite ville sommeillait encore, le ciel légèrement voilé, annonçait une belle journée. Les rues étaient désertes, Le silence s'était emparé de nous, ni soupirs, ni pleurs, juste une profonde abnégation de nous mêmes. Il nous en a fallu du courage. Nous n'avions pas le choix et, au plus profond de nous, nous le savions. Sans explications, un matin mon père nous a conduits au car. Pour la première fois, nous empruntions ce moyen de locomotion. Complètement livrés à nous-mêmes, nous avions la peur au ventre, peur de faire une mauvaise rencontre, peur de nous perdre. À Oran, nous logions à l'hôtel et ma sœur Jeannine, chaque jour, allait parlementer auprès des



autorités portuaires jusqu'à obtenir des places à bord du Kai-rouan où nous fûmes logés dans une belle cabine pour quatre. Seule Lydia n'en a pas bénéficiée car elle avait offert son lit à une femme enceinte installée dans les tréfonds du bateau où elle avait pris sa place. Le départ et la traversée ont été très douloureux en voyant cette grande misère humaine, ces gens entassés au fond de la cale dans le plus grand dénuement, avec pour la plupart très peu de vêtements, quelques valises et aucun souvenir.

Le quai s'est inexorablement éloigné sans que nous n'arrivions à détacher notre regard de cette terre qui a fini par s'effacer complètement. Puis une autre terre est apparue, de l'autre côté.

Notre arrivée à Port-Vendres, vers 5 heures du matin, a été très houleuse : on refusait l'entrée du bateau dans le port car ses habitants ne voulaient pas de nous. Que de haine a pu être déversée sur notre Peuple Pied-noir pourtant Français. Nous avons fini



par obtenir l'autorisation de débarquer. Cela a duré quelques heures pour enfin être accueillis par la Croix-Rouge Française. A partir de ce moment certains ont été dispatchés vers des centres d'accueils d'autres, comme nous, entassés dans des trains pour rejoindre des membres de nos familles installées en France. Au départ tout le monde s'est mis à chanter, «c'est nous les Africains qui revenons de loin»...cela prenait aux tripes, après 22 ou 23 heures de voyage.

Découvrant de nouveaux paysages, nous sommes arrivés chez des parents que nous ne connaissions pas... grand-père, oncle, tante cousines. L'été s'est écoulé, au rythme de nos sorties en vélo, et de nos goûters à la confiture faite maison. Nos parents nous ont rejoints deux mois plus tard.

L'arrivée des Pieds-Noirs à Port-Vendres, par Jean-Pierre.

A la suite de la signature des accords d'Évian, le 18 mars 1962, un sentiment de soulagement a prévalu dans la population métropolitaine qui se souciait très peu du sort de leurs compatriotes installés en Algérie, pensant sans doute que ces accords garantiraient leur sécurité. A l'inverse, un fort sentiment d'inquiétude s'accroissait de jour en jour chez les pieds-noirs devant la multiplication des menaces et des exactions mettant en cause violemment leur sécurité. Très vite et en grand nombre, ils décidèrent alors de rejoindre la France, rarement avec l'espoir de revenir en Algérie après leurs « vacances forcées », mais, pour la plupart d'entre eux, avec la certitude de quitter définitivement leur maison et tout ce qu'ils possédaient. Cet exode, d'abord feutré, prend dès lors une dimension insoupçonnée à partir du mois de mai pour se poursuivre jusqu'en fin d'année 1962 et même au-delà. Par avion ou par bateau, quand ce ne sont pas des cargos, des pinardiers ou des chalutiers, ils rejoignent par milliers un pays que la plupart ne connaît pas et qu'ils appelaient jusqu'alors la métropole. Marseille est le principal point de chute et Port-Vendres est la seconde destination favorisée par des relations maritimes établies de longue date.

Confrontés à une marée humaine, alors que selon les prédictions gouvernementales seulement 100 000 d'entre eux devaient atteindre la France au cours de l'année 1962, les pouvoirs publics, impuissants, sont réduits à l'improvisation. Le rapatriement des pieds-noirs s'est alors fait de manière chaotique. Pour accroître encore plus leur déchirement, un climat politique très tendu a rendu plus difficile et douloureux leur accueil. Si une fraction minoritaire des métropolitains a témoigné sa solidarité aux rapatriés, par contre, nombreux sont ceux, comme les communistes et les dockers de la CGT entre autres, qui leur ont manifesté une forte hostilité, les accusant d'être autant de fascistes, de racistes ayant fait suer le burnous et de gros colons capitalistes. Pour eux, les pieds-noirs méritaient ce qui leur arrivait et il fallait les empêcher de débarquer en France pour qu'ils retournent dans leur pays. Les rapatriés n'ont pas oublié la déclaration du maire socialiste de Marseille, Gaston Defferre, en juillet 1962 :

« Qu'ils aillent se réadapter ailleurs ». Ils n'ont pas oublié non plus les banderoles d'accueil haineuses, ni les biens volés ou endommagés ou jetés à l'eau par



les dockers CGT du port de Marseille ou encore les tarifs abusifs pratiqués par les chauffeurs de taxis, hôteliers, etc....

Au début de l'année 1962, rien ne préparait le Rousillon à l'événement considérable de l'été : l'exode et le débarquement, à Port-Vendres, de plusieurs dizaines de milliers de Français d'Algérie. C'est ainsi qu'en provenance de Mers-El-Kébir, un premier bateau, « El Mansour », avec ses 900 passagers chantant La Marseillaise et Le chant des Africains, accoste dans ce port le 27 mai 1962. A cette occasion, l'élite départementale de la politique, dont le socialiste indépendant Paul Alduy, député-maire de Perpignan, qui s'est toujours montré sensible au sort des rapatriés, et quelques habitants de Port-Vendres sont venus sur le quai leur témoigner la solidarité des catalans. Mais il n'y aura plus ce beau monde à l'arrivée des paquebots, dont le Kairouan** de nos amis Molina Gislaine et Serge, qui se sont ensuite succédés sans relâche, déversant des centaines de personnes désemparées trimbarrant quelques valises et baluchons, seuls bagages de toute une vie de labeurs. De même, l'accueil ne sera plus fraternel mais parfois houleux comme cela a été dit dans le témoignage de nos concitoyens du Kairouan. Outre ces navires, un certain nombre de chalutiers, comme ceux de la quasi-totalité des pêcheurs de Beni-Saf, ont traversé la Méditerranée, transportant des familles entières, jusqu'à Port-Vendres. Ces pêcheurs ont, pour la plupart, accepté l'invitation du maire de s'installer sur place.

Plus de 30 000 pieds noirs sont arrivés à Port-Vendres au cours de l'année 1962. C'est plus que ne peut absorber ce petit port. A peine débarqués, certains, en taxis ou en train, partent rejoindre parents et amis déjà installés en France. Mais la plupart ne savent pas où aller. Pris en charge par des organismes de charité, Secours catholique et Croix-Rouge en tête, se substituant aux pouvoirs publics défaillants, ils s'entassent dans des abris de fortune mis à leur disposition par la mairie, d'autres sont expédiés vers les départements du nord de la France, enfin, les plus chanceux ont pu s'installer à Perpignan grâce à l'action efficace de son maire.

57 ans se sont écoulés depuis cette terrible année. Même si certains ne se sont jamais remis de ce choc brutal, il faut reconnaître que, par leur courage et leur volonté, les pieds

noirs se sont vite et bien intégrés dans ce nouveau pays où ils ont refait leur vie. Ils n'ont rien oublié de ce drame et ressentent toujours une souffrance, peu visible car psychologique. Ils sont atteints de « nostalgie », une maladie dont on ne guérit pas.

**Il est maintenant bien reconnu qu'une grande majorité de pieds noirs était de conditions modestes, comme l'écrivait déjà Albert Camus en 1955, « 80% des Français d'Algérie ne sont pas des colons, mais des salariés ou des commerçants. Le niveau de vie des salariés, bien que supérieur aux Arabes, est inférieur à celui de la métropole. »*

*** Le Kairouan - La construction du Kairouan a été lancée en mai 1939 à La Seyne-sur-Mer. Le chantier n'est pas terminé quand les Allemands coulent le bateau, en août 1944, pour obstruer la rade de Toulon. Le Kairouan est remis à flot l'année suivante et achevé en 1950. Il mesure 142 mètres hors tout et possède cinq ponts. Le paquebot desservait Alger, Oran et Tunis au départ de Marseille et de Port-Vendres, à la vitesse de 24 nœuds. Il a aussi servi à transporter des troupes vers l'Algérie. Le Kairouan continuera à relier la France à l'Afrique du Nord jusqu'en septembre 1973. Il est finalement démoli en Espagne en 1974.*

DES NOUVELLES DE SAÏDA

Dans le cadre d'une mission en Oranie du 11 au 18 octobre 2019, Jean-Pierre Vicente et moi-même, avons passé trois jours à Saïda. Nous faisons partie d'une équipe de sept personnes du Collectif de Sauvegarde des Cimetières d'Oranie (C.S.C.O.) pour une visite de plusieurs cimetières, mais et aussi, si possible, rencontrer les autorités locales sur place. Comme vous le savez, si vous êtes un attentif lecteur ou lectrice de notre écho, le cimetière de notre commune, jusque dans les années 2010-2015, avait été plus ou moins protégé, excepté bien sûr des dégradations dues aux intempéries et au temps qui passe. Cela était confirmé lors de nos voyages en 2006 et 2010. A l'occasion d'une mission, en 2016, des membres du C.S.C.O. avaient révélé que plusieurs tombes, caveaux, stèles et même l'ossuaire* avaient été profanés. Nous avons, à ce moment-là, alerté le Consul de France à Oran qui lui-même avait contacté les autorités responsables avant de se déplacer afin d'envisager la protection du site et de vérifier l'exécution de certains travaux pour réparer les dégâts commis. Depuis cette date, et dans un premier temps, il y a eu une remise en état des murs d'enceinte, sans toutefois les surélever, puis la fermeture de l'ossuaire dans lequel ont été remises les caisses après récupération des ossements qui en avaient été retirés. Cependant, malgré les promesses faites en 2017, rien n'a été fait ensuite. Il faut dire que la ville de Saïda connaît une instabilité récurrente depuis de longues années au niveau des élus locaux. Nous avons rencontré au cours de ce séjour, le premier adjoint de l'A.P.C., Karim G., natif de Saïda, qui nous accompagnés à deux reprises sur les lieux et a pris conscience des travaux à réaliser pour une mise en état correcte du cimetière. Le Consul de France à Oran, rencontré le 16 octobre devait prendre contact avec notre interlocuteur dans la perspective d'un futur déplacement sur Saïda.

Nous nous sommes rendus également au cimetière israélite. Déjà en 2006 et 2010, les participants aux voyages organisés par l'Amicale, avaient remarqué que les ravages du temps n'avaient pas épargné le lieu, mais que les pierres tombales n'avaient pas fait l'objet de profanations. En effet, la présence d'une famille à l'entrée du site, la hauteur des murs d'enceinte (un des murs est mitoyen avec la prison de la ville) et son implantation, proche de grands axes de circulation, sont un rempart contre l'intrusion de personnes mal intentionnées.

La commune de Saïda compte aujourd'hui environ 200.000 habitants. Elle s'est beaucoup développée vers le Nord et l'Est où l'on trouve de grandes cités d'habitations équipées d'écoles, commerces, terrains de sport, jardins pour les enfants... Quant à la « vieille ville », elle est identique, dans l'espace, à celle que nous avons connue : pas ou peu de changements dans les rues, pas ou peu de transformations ou d'aménagements des maisons et bâtiments existants à notre départ et, par conséquent une dégradation inexorable des lieux qui donne un sentiment d'abandon.

Alain.

**Dans l'ossuaire ont été regroupées, dans un premier temps, les sépultures civiles des cimetières de Méchéria, Berthelot, Martimprey, Le Kreider, Nazereg-Flinois, Géryville, La Fontaine puis en 2010 celles de Ain-el-Hadjjar, Charrier et Franchetti.*



Ces bons papis, qui respirent tous la sagesse après une vie bien remplie, nous ont conté les anecdotes qui constituent cet article. N'est-ce pas qu'on leur donnerait le « Bon Dieu » sans confession ? Sans aucun doute devaient-ils être de bons petits anges au cours de leur enfance et adolescence...

Les petits anges du quartier de la Gare

par Paul Duteil



La rumeur enflait depuis le matin et gagnait rapidement les quatre coins du quartier de la Gare : « Ceux de la Marine nous attaquaient ce soir, à la nuit tombée ! ». Nous connaissions bien nos adversaires pour avoir été confrontés à eux à maintes occasions lors de nos incursions sur leur territoire aux frontières invisibles et mouvantes du Petit Vichy, des rues Besombes et du Poids Public. Leur réputation n'était plus à faire. De vrais guerriers ! Il fallait nous préparer au pire et malheur au combattant qui se trouverait isolé de sa troupe.

J'avais eu à subir, pour ma part, un lynchage à coups de ceinture dont j'avais pu m'extraire grâce à l'intervention courageuse de camarades. Les oreilles chauffées à blanc et des bleus innombrables qu'ils avaient fallu justifier lors du retour à la maison.

Je devais avoir à peine neuf ou dix ans et certainement pas la réputation d'un grand « castagneur », plutôt celle d'un naïf « fils à sa maman », encore dans les limbes de l'enfance, peu enclin à frapper le premier. Cela me valait régulièrement d'être surpris par plus violent que moi et de recevoir un bon « coup de boule » sur le nez qui m'aveuglait et me rendait inopérant pour un moment. J'avais beau m'y attendre et m'en méfier, ce coup, pour moi, restait imparable. Pour y remédier il aurait fallu me décider à interrompre les palabres d'intimidation et frapper le premier ce que ma nature ne parvenait pas à me commander. Aussi je me contentais d'un rôle d'arrière plan au sein de notre bande laissant à d'autres, plus combatifs, le soin de se mesurer physiquement à l'adversaire.

Dans nos rangs, les frères Lopez tenaient le haut du pavé, par leur autorité naturelle et leur réputation sulfureuse. Ils étaient devenus nos chefs. La mort accidentelle de leur père, cheminot aux CFA, avait choqué profondément notre communauté par ces circonstances affreuses et ce décès brutal venait donner une dimension supplémentaire à leur aura déjà grande. Le soir venu, nous nous étions regroupés à l'écart de la faible lumière dispensée par l'unique ampoule de l'éclairage public pour convenir d'une stratégie. Nous enverrions les plus rapides d'entre nous au contact de l'ennemi. Puis, après quelques manœuvres de pro-

vection, ils devaient se replier entraînant la troupe poursuivante dans la nasse tendue par nos tireurs de stacks. La piétaille dissimulée dans les jardins surgirait alors pour finir le travail « au corps à corps ». Cette seule perspective nous galvanisait. Dans mon for intérieur je sentais que je devais me montrer digne de la détermination ambiante et surtout ne pas pleurer au premier coup reçu. C'était donc, dans cet état d'esprit que j'envisageais le combat, dissimulé derrière un muret en compagnie d'autres guerriers, aussi impressionnés que moi, guettant le moindre mouvement dans la rue Michelet. Il y régnait un calme inquiétant à peine troublé par les éclats de voix d'adultes qui ne se doutaient pas de ce qui se tramait dans le noir. De nos postes d'observation, nous fixions leurs silhouettes qui se détachaient dans la lumière des appartements et nous ne pouvions nous empêcher d'envier leur inconscience face aux hordes que nous allions affronter pour défendre leur territoire et le nôtre.

Le temps passait, nos muscles tendus commençaient à nous faire souffrir. Nos éclaireurs n'étaient pas rentrés, aucune rumeur ne nous parvenait de nos marches du nord. Nous commençons vraiment à douter de nos informations, lorsque nous vîmes apparaître au beau milieu de la rue, bien visible sous la lumière, D., le fils du gardien du Jardin Public, immédiatement suivi de nos éclaireurs. Dédé habitait juste entre nos deux quartiers et n'appartenait ni à l'un ni à l'autre mais jouissait du privilège de pouvoir se mouvoir librement d'un côté ou de l'autre de la frontière sans être inquiété. Aujourd'hui il était l'envoyé de la partie adverse et était porteur d'un message : le combat était reporté par défection générale des troupes ennemies. La rue s'emplit soudain de cris de victoire poussés de tous nos poumons soulagés de la pression des dernières heures. Je pris à cette occasion la mesure de notre réputation, ceux de la Gare avaient battu par forfait ceux de la Marine !... Incroyable !... Depuis ce jour, je ne traversais plus notre ville en regardant tout le temps derrière moi de peur d'être agressé. La tête haute, fier d'appartenir à la bande qui avait fait plier celle de la Marine. Même si mon mérite personnel n'y était pas pour grand chose, je me déplaçais désormais dans la ville en conquérant.



Les petits anges du quartier de la Marine

par Gérard Dies.



Puisque nous sommes dans les souvenirs je voudrais vous raconter un de mes « faits d'arme ». Je devais avoir une dizaine d'années et je jouais devant le café de mes parents à la marine, lorsque la Juva 4 noire de la Gendarme-

rie est passée. Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'avais une pierre à la main et je l'ai jetée dans leur direction. La réaction des Gendarmes a été immédiate, la voiture a stoppé et me voilà face à la maréchaussée. Honteux, j'ai été dans l'impossibilité d'expliquer mon geste. Les Gendarmes qui me connaissaient bien, car

je jouais régulièrement dans la cour de la caserne avec leurs enfants, ont décidé pour me faire la leçon, non pas de me ramener chez moi mais de me conduire devant leur chef de brigade l'Adjudant-Chef Andres. Ce dernier, ami de mon père, commença immédiatement la procédure en m'assénant une claque assez appuyée. Il a ensuite demandé à ses collaborateurs d'aller chercher mon paternel pour qu'il vienne me récupérer. Ce qui fut fait. Mon père est donc arrivé à la Gendarmerie. Un résumé de la situation lui a été fait et avant même que je puisse dire quoique ce soit, (d'ailleurs je ne pense pas que j'avais envie de dire quelque chose), j'ai reçu de sa part la correction que je méritais. Ensuite,



les deux amis se sont quittés et de retour à mon domicile je me suis vu notifier ma punition, à savoir une privation de loisirs pendant un mois et une centaine de lignes à écrire.

Tout ce récit pour montrer qu'à cette époque les bêtises de gamins se réglaient sans juge ni tribunal. J'imagine aujourd'hui la bavure que représenteraient les violences exercées sur un pauvre enfant sans défense par un méchant gendarme et les poursuites qui seraient intentées contre ce père indigne martyrisant son fils qui n'a fait que lancer une pierre sur un véhicule de gendarmerie, sans même l'avoir incendiée...

Les blousons Roses

par Robert Jesenberg, paru mardi 1er novembre 1960 dans la rubrique «Saïda» de l'Echo d'Oran.



Après les exploits tristement célèbres des blousons noirs et dorés - dont Saïda, Dieu merci, a été dispensé - il semble que notre ville s'apprête à subir les exploits de « blousons roses ». De jeunes garnements, âgés de 7 à 12 ans, envahissent par groupe certains quartiers de la ville, s'acharnent sur les lampadaires, bien souvent avec des carabines à air comprimé, et saccagent les plantes des jardins. Le jardin de la place Carnot est devenu le P.C.

de ces « voyous » en herbe et le malheureux gardien a dû battre en retraite ces jours derniers, sous une volée de cailloux décochée par une cinquantaine de jeunes enfants. De tels actes de vandalisme sont inadmissibles et une surveillance devrait être exercée dans les différents quartiers de la ville, afin que les parents de cette nouvelle vague dévastatrice soient verbalisés lorsque leur progéniture s'acharne sur les édifices publics dont les frais d'entretien incombent à toute la population.

Les petits anges d'Aïn-El-Hadjar

par Marcel Martinez



À propos de la piscine d'Aïn-El-Hadjar, vous ne pouvez pas imaginer ce que ce lieu représente pour moi. C'est un endroit où se retrouvait une petite bande de jeunes désœuvrés dont je faisais partie. En quelque sorte, des « glandeurs » à la recherche de Rien. Les vacances d'été étaient longues et toujours très chaudes. Ce lieu représentait, pour ce groupe de traîne-savates et «roule-des-mécaniques» avides de sensations, un havre de fraîcheur et de rencontres. On passait notre temps dans l'eau, à lézarder au soleil brûlant et à mâter les rares filles qui osaient se mettre en maillot de bain. Partir en vacances ne signifiait pas grand-chose pour nous. Et aller où ? Partir en colo en France, comme on disait à l'époque, était un privilège réservé aux enfants des familles plus fortunées. Ils n'étaient pas nombreux les enfants d'Aïn-El-Hadjar à faire ce grand voyage dans ce pays lointain dont on ne connaissait l'histoire et la géographie que par nos livres d'écolier. Tout cela pour vous dire que l'été était long et qu'on avait tout notre temps pour inventer quelques bêtises à faire. L'une d'elles nous a valu une convocation par le Juge des Enfants du Tribunal de Mascara, suite à une plainte pour vandalisme déposée par la Mairie du village.

« Avoue ! Tes copains, ils ont tous parlé ! On vous a vu casser la piscine ! ».

C'est sur ces paroles que je fus accueilli par le chef de la brigade de gendarmerie d'Aïn-El-Hadjar, assis derrière un simple bureau en bois blanc. Qui avait pu nous voir et nous dénoncer ? Comme si ce que nous avions fait était

important... Quelques minutes auparavant je traversais, insouciant, la ville de Saïda dans la Juva 4 de papa qui me ramenait d'Oran où j'avais passé l'oral du BEPC. C'était un après midi de fin d'été qui sentait déjà la rentrée des classes. Je compris rapidement ce qu'on me voulait...

Quelques mois plus tard, ces « voyous en herbes », au nombre de trois, un quatrième, qui pourtant faisait partie de l'expédition, ayant échappé (je n'ai jamais su ni pourquoi ni comment), se retrouvèrent à Mascara, tout penauds, devant un impressionnant juge pour enfants qui préconisa, ni plus ni moins, un placement en

maison de correction, pour les parents qui le souhaitaient, et un dédommagement pour la commune : 75000 francs par casseur soit 750 nouveaux francs puisque nous sommes en 1960. Cela représentait quatre mois de salaire d'un ouvrier. Cependant, ce juge ne se doutait pas qu'il avait en face de lui un futur Comptable public de l'État. Cela lui aurait gâché sa journée. Comme quoi, rien n'est définitivement perdu ! Je pense à cela à chaque fois qu'on met un peu trop vite un gamin en prison.

Je n'ai jamais su si papa avait payé, il ne m'en a plus jamais parlé.



Les petits anges du quartier des HBM

par Gérard Agullo



Le stac, ou l'estac, était un lance-pierres composé d'un manche en Y façonné avec une branche d'olivier ou de micocoulier*, de deux élastiques attachées d'un côté sur le manche et de l'autre à une lanière de cuir dans laquelle on y mettait un projectile. Ce dernier était souvent une pierre de forme arrondie de préférence, d'un diamètre de 15 mm environ, que l'on pouvait trouver au camp baraqué de Saïda bien sûr. Pour les plus habiles, j'ai nommé Marcel et Claude L., c'était une arme redoutable contre les volatiles de petites tailles (moineau, chardonneret etc...). Pour d'autres, parmi lesquels Daniel F., c'était une arme de destruction massive de rosaces (isolateurs) des potences et poteaux de l'EGA et des PTT dans le quartier des HBM. Daniel et ses petits copains, dont je tairais ici les noms pour éviter les représailles, faisaient de vrais cartons sur ces

tasses en verre et notaient les touchés et les ratés, un vrai concours de tir quoi. Je peux vous dire que mon pote Daniel n'était pas manchot à ce jeu là car, croyez moi, j'ai été témoin de son palmarès. Sur la photo ci-jointe notre champion avec son arme à la main, à ses cotés mon frère Camille



Les petits anges du quartier du Théâtre

par Jean-Pierre



Dans mon article « Le quartier du Théâtre », j'avais évoqué, parmi mes souvenirs, qu'il nous arrivait aussi de livrer quelques batailles dans le genre « guerre des boutons ». L'une d'elle est restée ancrée dans ma mémoire car, stratégies en herbe, nous étions 3 ou 4 à avoir réussi à entraîner nos adversaires, qui nous poursuivaient pour se battre, vers la rue Favier, très proche des rues du Onze novembre et Isaac Nahon où nous habitons. Là, nous savions que des oliviers allaient nous servir d'abri et qu'à leur pied, caché dans le foisonnement des repousses, était notre réserve de munitions, essentiellement des cailloux à lancer à la main ou avec nos « stacks », que nous avions au préalable entreposée. Devant notre ri-

poste, nos adversaires, surpris, n'avaient eu d'autres ressources que de s'enfuir en nous laissant victorieux. Il faut cependant ajouter que nos batailles finissaient souvent mal : confiscation et destruction des armes, en l'occurrence nos stacks, et fessée par nos parents !

Ces oliviers existaient encore il y a quelques années et c'était toujours avec une petite pointe d'émotion que je remarquais leur présence lorsque je consultais l'image de Saïda sur Google Earth.



Quelques «exploits» en classe...

Vous souvenez-vous des mouches qui pullulaient en toute saison mais surtout au printemps et en été ? Pour nous en débarrasser dans nos maisons nous utilisions essentiellement deux procédés. Le premier, très peu décoratif et peu appétissant comprenait des rubans torsadés enduits de glu accrochés aux plafonds. Les mouches qui s'y posaient agonisaient plus ou moins longuement et la perfide spirale se noircissait de cadavres peu ragoûtants.

Le second consistait à vaporiser (on disait alors fliter) du « fly-tox » (nom et orthographe non garantis). Cela se faisait à l'aide d'une « pompe », depuis longtemps disparue car remplacée par des aérosols, composée de deux cylindres perpendiculaires l'un à l'autre, le premier, gros et court, était le réservoir de l'insecticide, le second long et plus mince conte-

nant une tige mobile qui permettait d'envoyer de l'air utilisé pour la vaporisation.



Les mouches nous étaient utiles dans nos jeux cruels ou méchants. Lorsque nous avions une dizaine d'année, nous fabriquions des cages à mouches à l'aide d'un bouchon de liège à demi évidé dont l'ouverture était obturée par des épingles. Pour capturer les mouches à mettre dans ces cages j'avais une technique très efficace : je lançais rapidement ma main, pomme ouverte, dans le sens contraire de l'envol de l'insecte.

Ces prisonnières étaient ensuite utilisées pendant les heures de cours (il me semble que c'était en 6ème). A l'aide d'un bout de papier, nous formions un petit cône de quelques millimètres de longueur que nous introduisions à l'arrière de l'abdomen dans le corps l'insecte

qui s'envolait ainsi dans la classe, bien entendu lorsque le professeur avait le dos tourné.

Le plus souvent, pour pimenter notre jeu, avant de relâcher la mouche, le cône était trempé dans l'encrier qui garnissait l'avant de nos pupitres. Devinez la suite... Je sais, ce n'était pas génial... mais cela nous amusait beaucoup.

Je me souviens aussi d'une certaine bataille qui eut lieu pendant le cours de notre professeur d'histoire-géographie, physique-chimie et sciences naturelles, lorsque nous étions en 3ème. Nous avions fabriqué les jours précédents des stacks miniatures : un petit manche en fil de fer dont les branches étaient reliées par un élastique fin. Les projectiles consistaient en petits morceaux de papier, pliés plusieurs fois et étroitement ser-



rés dans le sens de la longueur puis rabattus en épingle à cheveux. Bien entendu, les cibles ne devaient pas être très éloignées. Rassurez-vous l'impact du papier projeté n'occasionnait ni dégâts ni douleurs.

Donc nous étions en classe et à un certain moment, alors que le professeur avait le dos tourné et écrivait au tableau, l'un d'entre nous (je ne me souviens plus qui, peut-être moi ?) eut l'idée de sortir son arme et d'attaquer un com- père. L'impact faisant peu de bruit, la riposte fut immédiate et rapidement la bataille prit de l'ampleur, chacun voulant participer. Comme vous pouvez l'imaginer, elle se fit bruyamment avec des rires étouffés et beaucoup d'agitation ce qui alerta notre professeur.

En se retournant il vit rapidement l'objet de notre agitation: résultat, il confisqua nos stacks et très probablement (je n'en ai aucun souvenir) nous fûmes punis...

Je vous rassure, dans cette classe de 3ème nous étions 19 élèves, peut être un peu dissipés, mais sûrement sérieux dans nos études car nous fûmes tous reçus au BEPC cette année-là.

Les petits anges de Colomb Béchar

par René Soler



Lorsque papa, Mariano, cheminot des CFA /Chemins de Fer Algériens avait été nommé à Colomb Béchar, je devais avoir entre 8 et 10 ans, élève bien timide et studieux d'une belle école de Pères Blancs.

Ce dont je me souviens, ce sont les loisirs des enfants de mon quartier : organiser des combats de scorpions, comme les combats de coqs des Caraïbes, en les mettant face à face et en les excitant avec nos baguettes magiques en bois qui les mettaient en colère et les provoquaient au combat jusqu'à



ce que mort s'en suive. Dans les dunes de sable du Sahara qui nous entourait, nous pouvions trouver de nombreux candidats qui ne s'attendaient pas à de telles joutes médiévales. Inconscient des dangers que nous vivions, nous étions heureux de nous éclater dans ces jeux macabres. Le soir, avant de nous coucher, nous devions bien vérifier qu'aucune de ces bestioles n'était venue se cacher dans nos matelas. Nos lits spéciaux aux pieds de 50 cm en fer, nous protégeaient de toute visite mortelle mais dans nos chambres nous devions bien contrôler la présence de ces dangereux « petits diables ».

L'âne n'est pas toujours celui qu'on pense !

par Robert Medina



Cet adage m'est resté en mémoire depuis l'enfance ! En effet, gamins turbulents, mon meilleur ami Jo Sérano, (hélas, disparu) et moi-même avons vu une petite carriole avec un âne attelé devant la maison de notre cher Maire, Mr Francis Baylé! (pas sur l'avenue Gambetta, mais la rue

perpendiculaire qui menait au Patronage).

Ce petit âne avait une blessure au flanc, et Jo et moi avons eu l'idée absurde de faire un petit pipi sur la blessure ! Alors que nous nous exécutions, une voix tranquille nous saisit brusquement ! A la fenêtre du 1er, se tenait notre regretté Francis Baylé, qui d'un ton calme nous lança :

«Vous savez, les enfants, des deux, l'âne n'est pas toujours celui qu'on pense !!!!»

Devant, une vérité aussi évidente, prononcée avec gentillesse, malgré tout, nous nous sommes trouvés honteux, misérables, et très peiné pour cette malheureuse bête !

Cette réflexion nous a marqués profondément, et depuis, Jo et moi, avons respecté les animaux ! Mon pauvre Père, lui, aurait aussitôt fait usage de la ceinture ou de la savate, mais je ne crois pas que celles-ci auraient laissé la même empreinte que la remarque de Francis Baylé ! Un homme au grand cœur!



INAUGURATION DU CONSERVATOIRE NATIONAL DE LA MÉMOIRE DES FRANÇAIS D'AFRIQUE DU NORD



Au nord : le silo est un bâtiment de 500 m² sur quatre étages. Il est conçu pour préserver tous les documents ou objets (monographies, iconographies, journaux périodiques, cartes, plans, ouvrages littéraires, films anciens, archives...) collectés au fil des années par le C.D.H.A. Près de 90.000 documents et même des objets personnels sont regroupés, classés et sécurisés suivant un cadre de classement bien établi. Ils offrent l'occasion, aux plus jeunes, descendants de pieds-noirs, de se réapproprier leur histoire familiale.

Comme prévu et annoncé dans notre dernier Écho, l'inauguration du Conservatoire National de la Mémoire des Français d'Afrique du Nord a eu lieu le samedi 5 octobre 2019. Plus de sept cents personnes, invitées et inscrites dont le nombre avait été limité, étaient présentes à Aix en Provence à cette manifestation organisée par le Centre de Documentation Historique sur l'Algérie (C.D.H.A). Après un moment de recueillement proposé par les représentants des cultes et les discours des personnalités présentes, l'après-midi s'est terminé par un cocktail, moment de partage et de convivialité.

Un regret toutefois, tous les participants n'ont pu assister, en raison de l'affluence, à la visite du Conservatoire.

Le conservatoire est un bâtiment de 1400 m² sur plusieurs niveaux édifié sur un terrain de 850 m², comportant deux entités séparées par un patio.

Au sud : le bâtiment de réception du public de 900 m² sur trois étages. C'est là que se trouvent un atelier de restauration des archives et objets avant leur transfert dans le silo, une salle ouverte au public qui accueillera des conférences, expositions, projections..., une salle de consultation et recherche au dernier étage réservée aux enseignants, étudiants, institutionnels, mais aussi à des particuliers qui souhaitent accéder au catalogue recensant l'ensemble des documents et objets informatiquement enregistrés.

Un studio d'enregistrement est également prévu afin de recueillir les témoignages des personnes qui le souhaitent.

C'est dans ce second bâti-



Joseph Pérez,
Président du CDHA

LES ÉTAPES DE LA CONSTRUCTION DE LA MAQUETTE



ment qu'est exposée la maquette commandée par l'Amicale de Saïda, représentant trois monuments emblématiques de notre cité : la mairie, le cadran solaire et le monument de la Légion. Nous aurions aimé y ajouter d'autres bâtiments tels que l'église ou le théâtre, mais cela était impossible si nous voulions garder des grandeurs proportionnelles à la réalité.

Il a fallu plus de trois cent cinquante heures à Cyril Moulinié, plasticien installé à Marseille pour réaliser cette maquette à l'échelle de 1/100^{ème}. Je vous invite à découvrir les différentes étapes de sa construction.



Lucien Knapp - Cyril Moulinié - Joseph Maldonado - Colette Knapp -
Christiane Escobar - Josette Gomez - Alice Crach
Au 2ème rang : Marcel Gomez - Alain Cazorla - Alain Crach
Didier Cerna (fils de François).

Le CDHA organise régulièrement des journées Portes Ouvertes sur le Conservatoire. Cette formule permet aux visiteurs de découvrir le bâtiment et les diverses activités commentées par les documentalistes et/ou bénévoles. Archives, témoignages, iconographies...n'auront plus de secret pour les candidats à la visite !

Les prochaines dates prévues sont :
mercredi 29 janvier 2020 et samedi 1er février 2020.
Inscription à : invitations@cdha.fr



SAÏDA

D'après les recherches effectuées à partir de 1893, l'homme y vivait depuis 5.000 ans avant J-C.

Cependant l'histoire de Saïda dont le nom arabe signifie « l'heureuse » commence le 22 octobre 1841 avec la prise par le Maréchal Bugeaud d'une petite ville qui servait de dépôt de vivres et de munitions à l'Émir Abd el-Kader.

Successivement: redoute française en 1844, centre de colonisation en 1862, chef-lieu de commune mixte en 1872, commune de plein exercice en 1881, sous-préfecture en 1955 et préfecture en 1959, la ville de Saïda n'a cessé de vivre et de s'accroître au cours du 19^{ème} et du 20^{ème} siècle.

Nichée à 800 mètres d'altitude, elle se trouve à une centaine de kilomètres, à vol d'oiseau, de la mer. Distante d'Oran de 173 km, à 73 km de Mascara et 100 km de Sidi-Bel-Abbès, c'est la Porte du Sud.

Située sur les derniers contreforts, versant sud de l'Atlas Tellien, au seuil de la Steppe et au début des Hauts-Plateaux. Le climat était rude, en hiver la température pouvait descendre à -10 ° et l'été monter à 50° quand soufflait le sirocco.

Agriculture (alfa, vigne, céréales), transports (routier et chemins de fer) et commerces participaient à la vie économique de la cité et sa région. Loisirs, culture et sports animaient la vie de tous les jours.

Les communautés catholique, protestante, israélite et musulmane vivaient en bonne entente.

En 1962, la commune de Saïda comptait 22.000 habitants dont 6.000 européens.

En conclusion, comme le constatait déjà en 1881, Guy de Maupassant, « Saïda est une petite ville à la française »

Cette maquette a été réalisée à l'initiative de l'Amicale des Saïdeens, association déclarée en 1981, regroupant au départ plus de 2000 familles et 800 encore en 2019, qui n'oublie pas les moments de bonheur passés dans « l'heureuse », la bien nommée petite ville de Saïda, française durant 130ans.

Texte descriptif de la maquette exposée.

RAPATRIÉS D'ALGÉRIE À Aix, le conservatoire d'une mémoire toujours à vif

P.I



/PHOTO SERGE MERCIER

C'est aussi notre Histoire

Par Jean-Luc CROZEL

On les appelle des Pieds noirs ou des Rapatriés et leur chant est celui des Africains. Mais ils sont avant tout des Français qui ont en commun leur départ précipité d'Algérie, en 1962 puis 1963. Des hommes et des femmes, plus de 900 000, qui ont regagné la France avec en eux ce sentiment d'avoir été abandonnés, pour ne pas dire trahis. 57 ans plus tard, la plaie reste aussi vive et le sentiment d'être des oubliés, béant. Tous expliquent que l'Histoire enseignée par les manuels dans les écoles a des trous; tous reprochent aux gouvernements successifs d'avoir beaucoup promis, mais de n'avoir jamais tenu. Ainsi sont les Pieds noirs, descendants de Français qui, à partir de 1830, ont été invités à faire d'une terre où il y avait peu, beaucoup. Ils y ont bâti des villes, construit des routes, cultivé des plaines arides. C'est cette Histoire faite de familles et de labeur, loin de se résumer à quelques années de guerre et pour laquelle ils n'admettent aucune repentance, qu'ils ont entrepris de sauvegarder en bâtissant à Aix un Conservatoire national dédié à la mémoire des Français d'Afrique du Nord. Une page d'Histoire qui, parce qu'elle est aussi la nôtre, peut donc être visitée.

Lire la suite page 1 ➔

Un Conservatoire pour la mémoire des Rapatriés

Inauguré hier à Aix, il est un centre documentaire sur une page d'Histoire

➔ Suite de la 1^{re} page

Le Conservatoire national de la mémoire des Français d'Afrique du Nord, inauguré hier à Aix-en-Provence en présence d'un bon millier de Rapatriés venus de la France entière, n'a rien d'un bunker. Certes, le lieu a été conçu pour protéger documents et archives des outrages du temps, mais ceux qui en sont les initiateurs ont aussi souhaité que le Conservatoire soit ouvert aux autres. "À ceux qui ne savent pas et qui voudront savoir", résume un donateur au premier rang de l'assistance.

Les pères de l'ouvrage, Joseph Pérez connu pour avoir été un des dirigeants de la banque Société Marseillaise de Crédit puis son président, et Druon Note, un pharmacien qui a porté haut les couleurs de son entreprise à Allauch, les Laboratoires Laphal, n'ont pas voulu autre chose. Ils y ont ajouté la dimension des témoignages apportés par tous ceux qui ont confié au projet une part d'eux-mêmes. De cette vie sur l'autre rive de la Méditerranée, 25 000 ouvrages, des cartes postales, des photos, des journaux, des revues et des magazines, des cartes géographiques et même une collection de soldats de plomb en uniforme apportée il y a tout juste deux jours... "Bâtir ce projet a nécessité dix ans de travail. Mais tout a débuté avec le Centre de documentation historique sur l'Algérie (le CDHA) fondé en 1974. Il a commencé à rassembler tout ce qui portait trace de l'Histoire de France en Afrique du Nord", rapporte Joseph Pérez, à présent banquier retraité, mais président actif du nouveau CDHA.

Dans son propos inaugural où il s'est réjoui d'avoir contribué à réaliser un rêve 57 ans après "l'annus horribilis que fut 1962, point de rupture mais aussi de départ", c'est aussi la satisfaction d'avoir fait jaillir de terre ce qu'aucun gouvernement n'a tenu, qui transparaît. "Le temps érode, il faut transmettre. Faire savoir que la présence française en Algérie, au Maroc et en Tunisie, ne se résume pas aux huit an-



Autour de Joseph Pérez, président de l'association CDHA et de Druon Note (en arrière plan), les élus Martine Vassal, Marlyse Joissains, Renaud Muselier et Agnès Rampal. /PHOTO SERGE MERCIER

nées d'histoire dont on parle tout le temps. Cela, c'est une malversation. L'Histoire, c'est 132 ans de présence. C'est une Histoire complexe qu'on ne peut réduire à une Histoire simple. Le Conservatoire est un fonds d'archives, un centre documentaire privé qui collecte l'histoire des familles. Il s'agit pour nous de combattre l'oubli, de fixer la mémoire". Puis de poursuivre: "Nous avons la conviction qu'on a refusé leur Histoire aux Français d'Algérie".

reille. La construction est en béton, antisismique, originale, sécurisée et digitalisée".

La démarche qui a mobilisé un budget de près de 5 millions d'euros, a suscité l'intérêt des collectivités locales. Aix a ainsi apporté le terrain et une contribution financière. Tout comme le département des Bouches-du-Rhône, la Métropole et la Région (voir ci-contre). Un soutien certes dicté par le fait que plus de 150 000 Pieds-noirs se sont fixés dans la région où ils ont refait leur vie. Y ancrant ainsi une partie d'eux-mêmes. "Ce Conservatoire est fait pour donner aux Français d'Afrique du Nord le droit d'avoir un passé", dit Gérard Bramoullé, délégué au Rapatriés à la mairie d'Aix. "J'espère qu'il va réveiller les consciences", ajoute Marlyse Joissains, la maire d'Aix. "Il doit être fait pour tous, rayonner", complète Martine Vassal, la présidente du département et d'Aix-Marseille Métropole... Finalement, le Conservatoire national de la mémoire des Français d'Afrique du Nord est déjà un peu l'Histoire de tous.

Jean-Luc CROZEL

"Le Conservatoire est un fonds documentaire sur une période complexe."

RESPECT DE LA PAROLE DONNÉE

Pour Renaud Muselier qui hier a participé à l'inauguration du Conservatoire national, "le soutien apporté à cette initiative est le fait d'une parole donnée". Au nom de quoi, le président de la Région "qui ne célébrera jamais le 19 mars 1962" - il s'agit du jour anniversaire du cessez-le-feu en Algérie -, a fait voter une subvention de 900 000 euros pour le financement du projet. Une somme qui s'est ajoutée aux 900 000 euros du département, 750 000 euros de la ville d'Aix (plus le terrain) et 500 000 euros d'Aix Marseille Métropole. 1,6 million a été apporté en fonds propres par les initiateurs du projet et les donateurs. Au total, le Conservatoire national de la mémoire des Français d'Afrique du Nord a mobilisé 4,613 millions d'euros.

J.-L.C.

VISITE DU CONSERVATOIRE

Mercredi 20 novembre 2019, quelques amis saïdéens ont profité d'une belle journée pour partager un repas à Aix en Provence. Ce fut bien sûr l'occasion de visiter le Conservatoire inauguré quelques semaines auparavant et de se réunir autour de la maquette de nos monuments.



De gauche à droite : Christian Kauffmann, Robert Médina, Alice Crach, Catherine et Paul Duteil, Hélène Bonnet-Bertrand, Yves Martinez, Alain Crach, René Vincent, Alain Cazorla.

Chronique de ma rue

par Paul Duteil.

Un jour de printemps ordinaire, le soleil déjà chaud éclairait la quasi-totalité de la cour. L'air avait cette légèreté délicate qui me laissait entrevoir avec optimisme la journée qui s'annonçait. Des femmes s'affairaient dans le local collectif que l'on appelait «la buanderie» et qui abritait aussi les toilettes communes. Une odeur complexe de grésyl et de lessive flottait dans ce lieu envahi par la vapeur des lessiveuses qui bouillaient sur les réchauds incandescents. Au loin on entendait Frascuito, le peintre en bâtiment, qui chantait de sa voix de ténor un air de Tino Rossi tout en se rasant. Je l'imaginai sans peine, son miroir suspendu à un clou fixé sur le chambranle de sa fenêtre, le cheveu fraîchement gominé, moulé dans son tricot de peau à la blancheur aveuglante, passant et repassant son rasoir-couteau sur la bande de cuir avant d'étaler sur ses joues la mousse de savon parfumé à la lavande.



Ma grand-mère préparait le repas de midi sur le rebord du muret qui délimitait notre véranda. Ce matin, elle cuisait des poivrons sur son canoun avant de les épépiner et

les peler. Nous aurons de la «salade juive» à manger et cette seule perspective me comblait de bonheur.

Gilbert, mon petit voisin, chantait déjà depuis plus d'une heure, assis sur son pot, devant la porte entrouverte de son domicile. Sa mère souriait dans la pénombre, écoutant avec bienveillance la voix de son fils qui répétait inlassablement la même rengaine «Lavandières du Portugal... la la la, lalala.» Profitant d'un moment d'inattention de ma grand-mère, je me dirigeais discrètement vers le fond de la cour et gagnais la rue par la porte de derrière. La lumière éblouissante qui régnait à l'extérieur me faisait plisser les yeux un instant. Seule l'ombre de l'acacia, au coin de la rue, parvenait à adoucir un peu cette lumière écrasante.

Très haut dans le ciel tournoyaient lentement des cigognes, c'était signe de beau temps, disait-on. Elles semblaient prendre beaucoup de plaisir à planer ainsi sans remuer leurs ailes pendant des heures, profitant des courants ascendants qui les portaient jusqu'à des hauteurs vertigineuses.

Un petit groupe de camarades s'agitait au pied du vieil acacia au tronc fendu et tout lisse qui nous servait de poste d'observation les soirs d'attaque de nos rivaux du quartier de la Marine. Ils avaient décidé, en prévision d'une récidive, de monter jusqu'au faite pour y dissimuler des munitions, à l'usage de nos archers, virtuoses du stack. Je les aidais, en leur faisant la courte échelle, à accéder à la première branche et m'éloignais bientôt car je venais d'apercevoir Daniel. Mon ami Daniel Freund, qui venait lui

aussi d'échapper à la surveillance de ses parents trop affairés par l'activité de leur liquoristerie. Les trottoirs de terre battue de la rue étaient encore striés des rectangles maladroits tracés à la pointe de nos canifs, vestiges du jeu de la veille. Daniel me proposait de finir la partie commencée hier et sans attendre ma réponse déplaça son canif et le planta adroitement dans le sol. En équilibre instable, pratiquement à l'horizontale, il tendait son bras pour rejoindre de la pointe de son couteau la limite opposée de mon territoire, en annexant ainsi d'un seul coup un bon tiers. Ecoeuré par un aussi beau coup, que j'attribuais, en mauvais joueur, à la «chamba» je me retirais du jeu en maugréant.

Un appel impérieux provenant de chez moi se fit soudain entendre : «Pauloooo...» C'était ma mère qui venait d'apparaître à la fenêtre de son atelier de couture et qui, ses mains en porte-voix, m'intimait l'ordre de rentrer. J'obtempérais docilement car je savais que le moindre retard serait suivi d'une volée de «savate». «Va chez Aguado chercher un kilo de sucre cristallisé, un litre d'huile, un litre de pétrole pour lampe et une demie livre de beurre. Tu lui diras de le marquer !.. N'oublie pas les bouteilles vides et le panier !...» Je partais aussitôt pour l'épicerie Aguado qui se trouvait à deux pâtés de maisons. Je répétais à voix basse le détail de la liste m'efforçant de ne rien oublier. Rien ne devait me distraire, pas même les jolis yeux bleus de ma voisine Marie-Claire, la fille du facteur. «Un litre d'huile, un kilo de sucre cristallisé, un litre...bonjour Marie-claire...de pétrole».

Je longeais bientôt le terrain vague où rouillaient des carcasses de vieilles voitures du garage Moulay. Je me promettais, mes courses finies, de faire un détour jusqu'à la vieille «juvaquat» aux sièges éventrés d'où s'échappait le crin végétal du rembourrage. Elle possédait encore quelques boutons sur son tableau de bord et l'imagination aidant, il suffisait, en empoignant le volant, d'imiter le bruit des roues qui dérapaient dans les virages pour ressentir l'ivresse de la vitesse.

L'épicerie Aguado possédait un large comptoir à la surface lustrée, ses murs étaient couverts jusqu'au plafond de boîtes de conserve, de produits d'entretien et de vaisselle rutilante. Près de l'entrée, entre les caisses de savon de Marseille et le baril de bois où s'étaient en étoile les filets de harengs fumés, trônaient deux fûts de fer blanc percés d'une pompe à bras qui contenaient le pétrole lampant. Dans ce capharnaüm, tout juste éclairé par la lumière du jour, un rayon de soleil s'attardait sur ces bocalaux à facettes pleins de berlingots et sucres d'orge colorés qui me fascinaient. C'était enfin mon



tour, je récitais ma commande machinalement sans que mes yeux ne parviennent à se détacher de ces bocaux au contenu si alléchant. L'épicier s'emparait des bouteilles vides et allait tirer l'huile d'un gros bidon carré avant d'actionner la pompe du conteneur à pétrole. Mes bouteilles ainsi remplies et essuyées au moyen d'un chiffon à la couleur indéfinissable, il sortit de la glacière une motte de beurre. Il découpa, à l'aide d'un fil d'acier muni de deux manches, une part qu'il déposa soigneusement sur une feuille de papier sulfuré avant de la peser sur la balance aux plateaux de cuivre. «Rentre vite chez



toi et mets le beurre au frais sans tarder. Avec ce soleil, si tu traînes, c'est de l'huile que tu ramèneras à ta mère !» Adieu la chevauchée prévue sur ma «juvaquatre». Ce sera pour un autre jour...

Sur le chemin du retour, Daniel me rejoignait, tout excité par la nouvelle dont il me faisait part : ses parents avaient fini par accepter de lui acheter le nécessaire pour fabriquer un cerf-volant. Transporté par cette perspective, je m'empressais de déposer mes achats dans la cuisine et courus le rejoindre dans la rue. La voix de ma mère me stoppa net dans mon élan. «Où tu vas encore, démonio, reste là, on passe à table dans cinq minutes !...» Désespéré de devoir remettre à plus tard la confection de ce cerf-volant dont nous avions rêvé, Daniel et moi, depuis si longtemps, je me consolais en pensant à la merveilleuse «salade juive» parfumée à l'huile d'olive et à l'ail qu'avait préparée ma grand-mère. Et puis, il nous restait encore un après-midi entier avant le soir pour mener à terme notre projet et beaucoup d'autres, comme la fabrication de glu pour attraper des chardonnerets ou la chasse à la grenouille dans la vase de l'Oued Saïda, sous le pont du Village Nègre...

Le petit Télégraphiste,

par Paul Duteil.

C'était en 1960, ma sœur et moi avions trouvé un job pour l'été, Edith avait été embauchée pour deux mois au central téléphonique, ma plus jeune sœur n'avait pas encore l'âge de travailler. Quant à moi, j'étais chargé des télégrammes qui nous parvenaient d'Oran par télétype, une bande de papier sur laquelle le nom du destinataire du télégramme ainsi que le texte s'imprimaient. Je détachais cette bande de papier que je collais sur un imprimé de couleur bleue, à la forme caractéristique, que je remettais à un coursier pour qu'il soit livré dans les meilleurs délais



aux destinataires qui habitaient Saïda. Pour ceux qui se trouvaient hors des murs, et c'étaient le cas pour les soldats « appelés » disséminés dans des postes isolés que l'on ne pouvait joindre que par téléphone, je possédais une liste d'interlocuteurs qui à la longue étaient devenus des amis. Je les appelais à heure fixe, toujours entre midi et deux heures, et oralement je transmettais les télégrammes quand il y en avait...

J'étais convaincu de l'importance de ma tâche car j'étais le seul lien, pour ces hommes coupés du monde et de leur vie antérieure. Je partageais ainsi, en toute discrétion, leurs joies et leurs peines.

Ma tâche ne s'arrêtait pas là, j'avais tissé au fil du temps et des échanges, des liens avec chaque opérateur. C'était des hommes jeunes, aux préoccupations proches des miennes, et qui partageaient avec moi les mêmes goûts en matière de musique. Aussi, nous avons convenus à heure fixe de mettre tout le monde en connexion téléphonique et, au moyen d'un vieux « teppaz », je leur faisais entendre les airs que nous aimions. A l'autre bout du fil, je savais que chacun avait branché les hauts parleurs pour que tout le monde profite de ces instants d'insouciance.



Je pense souvent à ces hommes et je suis heureux de leur avoir apporté, ne serait ce qu'un instant, un peu de joie et de fantaisie.

RÉUNIONS RÉGIONALES

Dans quelques jours, nous serons en 2020, année paire au cours de laquelle seront encore organisées nos réunions régionales, en attendant d'être planifiées toutes les années si le Rassemblement national ne se fait plus. D'ores et déjà trois dates sont arrêtées :

Dimanche 19 avril 2020 pour la région Montpellieraine au Château de Flaugergues. Une réunion du Conseil d'administration de la l'Amicale précédera cette réception.

Dimanche 31 Mai 2020 pour la région PACA à Carnoux en Provence.

Dimanche 27 septembre 2020 pour la région Lyonnaise. Le lieu n'est pas encore déterminé.

Bien sûr, de plus amples renseignements vous seront communiqués dans les prochains bulletins, mais n'oubliez pas, dès maintenant, de cocher ces dates sur vos agendas

Compte rendu du 42ème Congrès du Cercle Algérieniste.

par Alain.

Le 42ème Congrès s'est déroulé durant le dernier week-end du mois d'octobre 2019 au Palais des Congrès de Perpignan. Il a mobilisé plus de neuf cent cinquante personnes. Ce chiffre aurait été plus important si les intempéries et la rupture des liens ferroviaires entre Montpellier et Toulouse jusqu'à Perpignan n'avaient pas empêché une centaine d'adhérents d'y participer.



Après les traditionnels mots d'accueil de Suzy Simon-Nicaise, Vice-présidente nationale du Cercle algérieniste et Présidente du Cercle algérieniste des Pyrénées-Orientales, de Thierry Rolando, Président national du Cercle algérieniste et de Jean-Marc Pujol, Maire de Perpignan, la première partie de la matinée est

consacrée à la projection du film « **Les algérienistes des premiers temps** » suivie d'un débat avec Maurice Calmein, Président fondateur du Cercle algérieniste et Pierre Dimech, ancien Président national. C'est l'occasion de découvrir (ou redécouvrir pour certains) les origines de ce mouvement intellectuel et culturel qu'est l'Algérianisme à travers les ouvrages des plus anciens : Louis Bertrand (*Le sang des races*), Robert Randau (*Les colons*), Jean Pomier (*Chronique d'Alger*), Auguste Robinet (*Musette*), Ferdinand Duchène (*Thamilla*), Louis Lecoq et Charles Haggel (*Broumitche et le Kabyle*), Paul Achard (*L'Homme de mer*), Charles Courtin (*La brousse qui mangea l'homme*), Lucienne Favre (*Tout l'inconnu de la Casbah d'Alger*), Élissa Rhais (*Les juifs ou la fille d'Éléazar*) et de ceux qu'ils ont inspiré pour déclarer leur amour pour le sol natal, tels Fulgence (*Phèdre aux pieds noirs*), André Rossfelder (*Le onzième commandement*), Jo Sohet (*Le rossignol de Tib-Harine*)...



« *Notre entreprise constitue un acte de foi, envers ce pays berbèresque dont nous sommes tant orgueilleux d'être ses enfants* » proclamait Robert Randau.

Au cours de la deuxième partie de la matinée, un hommage est rendu à Geneviève Baïlac qui nous a quittés au début de l'année 2019. Née à Alger, cette réalisatrice, scénariste, dialoguiste, dramaturge et romancière est à l'origine de « **La famille Hernandez** » bien connue de nous tous ! En effet, après avoir créé le Centre Régional d'Art Dramatique, elle engage des recherches, en faveur d'un théâtre populaire typiquement algérien et multilingue, qui aboutissent à la création, en 1957,

d'une pièce de théâtre sur le thème de la vie des Pieds-Noirs dans l'Algérie des années 1950. Parmi les comédiens qui joueront cette pièce, on peut citer Lucette Sahuquet, Marthe Villalonga et Robert Castel qui de-



viendront célèbres. C'est également Geneviève Baïlac qui réalisera le film sur le même sujet sorti en 1965. Après en avoir visionné des extraits, Camille Para, du Théâtre Pied-Noir, interviewé par Suzy Simon-Nicaise, nous a fait revivre quelques moments de bonheur partagés en l'honneur de cette grande dame.

En début d'après-midi, le grand moment attendu par les congressistes est venu : la projection du film documentaire de Georges-Marc Benamou et Jean-Charles Deniau « **Oran, le massacre oublié** ». Inutile de vous dire la grande émotion et la grande tristesse de l'assemblée en voyant ces images de la préparation de fosses, charniers dans lesquels seront entassés les cadavres de nos compatriotes enlevés et la colère devant la passivité des forces de l'ordre française. Dans ce documentaire, un militaire déclare : « *Nous étions là pour protéger des français et on nous a ordonné d'être lâches* ».

À l'issue de la projection, un débat est animé par le journaliste Guillaume Zeller, avec Georges-Marc Benamou, l'historien Jean-Jacques Jordi, le journaliste Guillaume de Dieuleveult et Marie-Claude Teuma, fille d'un disparu du 5 juillet 1962 à Oran. C'est cette dernière qui a ouvert le débat en racontant l'histoire de son père, ou plutôt, celle de toutes les démarches et enquêtes entreprises auprès des institutions pour, dans un premier temps, retrouver le corps de son père, connaître la vérité puis, par la suite, qu'il soit reconnu « Mort pour la France ». Après un long combat de plusieurs dizaines d'années contre l'administration, elle a pu obtenir en 2009 que cette mention soit ajoutée en marge de l'acte de décès de Paul Teuma. Elle a par la suite entamé des démarches pour que son nom figure sur le monument aux morts de Varcès, son village, lors d'une cérémonie qui a eu lieu, en grandes pompes, en 2016.



G.M. Benamou a mis en avant le travail remarquable de J.C. Deniau qui s'est beaucoup investi dans la recherche de documents écrits, filmés sur cette journée sanglante du 5 juillet 1962.

G. de Dieuleveult a entamé en 2017 un voyage en Algérie. Il connaissait l'histoire de l'Algérie Française, très peu celle des événements et pas du tout le déroulement de cette journée du 5 juillet 1962. C'est Boualem Sansal, rencontré à Alger, qui l'a invité à parler du 5 juillet. Il raconte dans son livre « *Un paquebot pour*

Oran» toute cette émotion, ce sentiment étrange de voir des fantômes qui se réincarnent. En parcourant les rues d'Oran, il a pris conscience de ce qui s'était passé. Il écrit : « *La ville légère et naïve qui suscitait le dédain de Camus était désormais, pour toujours, souillée par le sang de victimes innocentes. Depuis mon arrivée ici, ma mémoire m'obsédait. C'était plus fort que moi. Devant chaque porte, dans chaque entrée de chaque immeuble, je supposais une flaque de sang* ».

Pour J.J. Jordi, auteur de « *Un silence d'état : les disparus civils européens de la guerre d'Algérie* », le documentaire présenté est une grande avancée dans les recherches des personnes enlevées, disparues. En effet, jusqu'à présent on ne faisait qu'en parler, mais maintenant on peut le voir. Les archives s'ouvrent et à ce jour quatre vingt dix pour cent de celles de cette époque peuvent être consultées. Elles permettent un vrai travail d'historien. Il faut tout mettre en œuvre pour vérifier la véracité de ces témoignages qui font partie des archives au même titre que les livres, les films...

Il y a très peu d'archives officielles en Algérie et J.J. Jordi a émis le doute, qu'un jour, historiens français et algériens puissent se mettre autour d'une table pour en parler. Mais, a-t-il dit, au bout de vingt, cinquante ou cent ans, l'Histoire nous rattrape toujours. La question de la préméditation de cette journée a été abordée. Pour les historiens, il y avait un sentiment que cela devait arriver. En effet, une lutte de pouvoir existait dans l'armée algérienne entre les modérés, ceux de l'intérieur, et les radicaux, ceux de l'extérieur. En plaçant des barrages tout autour de la ville d'Oran, il y a eu une volonté de l'isoler et, en provoquant les événements du 5 juillet, la bataille a été gagnée par ceux qui voulaient le départ des français de l'Algérie.

Pour rompre le silence sur cet événement, il faut poursuivre le combat juridique, faire reconnaître des lois mémorielles et multiplier la diffusion de ce genre de documentaire.

L'après-midi s'est poursuivie par un retour en images sur les dons exceptionnels reçus au cours des deux dernières années par le Centre National de Documentation de Perpignan : tableaux, cartes, objets divers qui contribuent à la transmission, à la recherche et



à l'étude de l'histoire des français d'Algérie. Ce fut le moment choisi par Blandine de Bellecombe pour remettre officiellement des archives d'Hélie Denoix de Saint Marc, son papa. Elle a lu d'une voix haute et claire, un extrait d'un texte écrit par cet homme qui, avant d'être un écrivain à succès, fut un officier incapable de dédire, de mentir, de tricher et de se parjurer. Ce texte montre que l'Algérie, terre ardente et passionnée, brûlante et lumineuse l'a fasciné et poursuivi jusqu'à la fin de sa vie. Parmi les autres

écrits remis il y avait aussi des textes sur la Légion, les Pieds-noirs et son registre d'écrou.

La fin de la première journée était réservée à l'invité exceptionnel qui, cette année, devait être Mathieu Bock-Côté, sociologue, journaliste, chroniqueur au Journal de Montréal et auteur de « *L'empire du politiquement correct* ». Cependant, ayant été retenu au Canada, il fut remplacé au pied levé par Alain Vircondelet. Ce dernier, né à Alger, est un écrivain, biographe, historien de l'art. Au cours du débat libre, A. Vircondelet nous retraça son parcours et les nombreuses rencontres de sa vie professionnelle.



Très jeune, il était amoureux de la littérature française et la lecture était une forme de salut pour lui. Aussi, au mois de juin 1962, sur le bastingage du bateau Ville d'Alger qui l'amène de l'autre côté de la Méditerranée, il se fait une double promesse : devenir professeur de français et écrivain. Les deux vœux seront exaucés rapidement. Marguerite Duras préface son premier ouvrage alors qu'il n'a que vingt ans. S'en est suivi une longue amitié qui fera de lui son premier biographe. C'est un spécialiste de Venise, mais il s'intéresse aussi à la théologie. Son œuvre biographique traite de plusieurs figures de la littérature (Albert Camus, Blaise Pascal, Arthur Rimbaud, Saint-Exupéry,...), des arts (Balthus, Picasso) et de la spiritualité (Jean-Paul II). Pendant les vingt premières années de présence sur le sol français, il vit, entouré d'amis universitaires dans les quartiers chics de Paris, sans se tourner vers son passé.

C'est à partir de 1982 et sa rencontre avec l'oranaise Emmanuel Robles qu'il va aborder beaucoup de sujets sur l'Algérie. « *Depuis il n'y a pas un seul jour sans qu'il y ait une relation avec l'Algérie* » dit-il. L'Algérie: une terre de courage, de force, tellurique, brûlante, violente, mais terre sacrée à laquelle nous sommes tant attachés.

Durant l'écriture, il est toujours accompagné par de la musique classique ou arabo-andalouse. Cette dernière lui donne des forces incroyables.

Il a également évoqué Albert Camus, fils d'Alger comme lui, et son dilemme avec la question algérienne. Pour lui, contrairement à ce que pensaient ses contemporains, A. Camus souhaitait un pays qui aurait associé les deux communautés. Ce fut aussi l'occasion de nous parler de son prochain ouvrage :

« *Les pieds-noirs : un exil inconsolable* ».

Pour conclure, il a dit toute sa fierté d'être un pied-noir car il pense que nous ne sommes pas des victimes mais des porteurs d'espérance. Le combat contre le fanatisme n'est pas fini et il va falloir beaucoup d'énergie et de vigilance pour garder cette mémoire qui dérange et gêne. En cela, il remercie le travail positif au quotidien assuré par les algérienistes.

La deuxième journée débuta par un recueillement devant le Mur des disparus. Puis ce fut la visite du Centre National de Documentation des Français d'Algérie, situé dans un site emblématique, le couvent Sainte-Claire. Ce centre a pour vocation de laisser une trace de ces générations qui, durant cent trente deux années, ont été liées à l'histoire de la France et de l'Algérie.

Après un retour dans la salle des Congrès en petit train, la matinée s'est poursuivie autour d'une table ronde consacrée à la transmission mémorielle des Français d'Algérie: y a-t-il une fracture entre les générations ?

Qui mieux qu'Hubert Ripoll, professeur de psychologie, essayiste et auteur de « *L'oubli pour mémoire* » pouvait en parler.



766 personnes nés après 1962, âgés de 18 à 55 ans, dont l'un au moins des parents avait vécu en Algérie avant 1962 ont répondu à son enquête.

On peut dire, compte tenu de la diversité de l'échantillon et du mode de traitement qui croise les réponses de plusieurs générations, que l'image fournie est assez représentative de la diversité des points de vue.

Que faut-il retenir des questions suivantes:

Vous sentez-vous pied-noir ?

73 % des enfants interrogés se sentent pied-noir (52 % fortement et 21 % modérément).

15 % se sentent indifférents.

12 % ne se sentent pas pied-noir (dont 4 % pas du tout).

Comment les enfants de militants partagent les idées de leurs parents ?

44 % sont en accord total / 2 % sont en désaccord total.

Comment leurs parents perçoivent leurs idées concernant l'Algérie ?

11 % sont en accord total / 29 % sont en désaccord total.

Concernant la transmission, 80 % y sont favorables, mais 34 % considèrent qu'il n'y en aura pas.

On peut en conclure qu'il ne s'agit pas d'une fracture, mais d'un malentendu. Comment l'expliquer ?

Bertrand Allamel, enseignant et essayiste se définit comme de la 2ème génération. Il explique que, jusqu'à ses 37 ans, il ne connaissait rien de l'Algérie. À l'âge de 15-16 ans, comme tous les enfants de cet âge, l'histoire de ses parents ne l'intéressait pas. Plus tard, il y a eu un problème de compréhension du contexte historique car non seulement l'éducation nationale n'a pas fait son travail, mais également les parents. En effet, « *les souvenirs ne font pas l'histoire* ». Il est difficile pour un enfant de traiter une blessure ouverte. De plus, nous n'avons pas le même logiciel au sujet notamment de la décolonisation.

La reconnaissance et donc la transmission de la Piednoirité se fera naturellement lorsque les personnes seront apaisées et elle émanera du bas. Il ne faut rien attendre des gouvernants.

Depuis, il a écrit un livre pour raconter l'histoire de ses parents « *Notre enfance en Algérie* ».

Donovan Gomis, chercheur en Histoire, lui est de la 3ème génération et trouve qu'il y a une distanciation trop importante. Cependant les trois piliers que sont la terre, la culture et l'histoire sont présents et même si le terme Pied-noir venait à disparaître, la transmission sera conservée. À plus ou moins long terme, les historiens vont consacrer plus de temps à l'histoire des Pieds-noirs et ce malentendu va s'estomper.

La conclusion est apportée par H. Ripoll qui pense que les enjeux sont à trois niveaux. Le premier, c'est celui de la famille : *il faut se tendre la main et partager, le second est d'ordre social : on doit aider nos enfants à s'engager et créer leurs propres sections dans nos associations par exemple et le troisième est d'ordre sociétal : il évolue, peut être pas aussi vite que nous le souhaitons.*

Sur cet échange plein d'espoir, Thierry Rolando remet les Prix universitaires algériens 2018 et 2019 respectivement à Sylvain Andureau pour « *L'entrepreneuriat comme processus d'émancipation collectif et transgénérationnel* » et à Marlène Lespes dont la thèse pour l'obtention de son Doctorat traite « *De l'orientalisme à l'art colonial* ».



La fin de matinée s'est terminée avec l'intervention de Arnaud Folch, directeur délégué de la rédaction de Valeurs Actuelles et auteur du numéro hors-série « *Algérie française, les vérités interdites* ». Il a présenté dans le cadre du Forum du livre algérieniste ce numéro exceptionnel qui évoque, sur 132 pages, les vérités interdites de la guerre d'Algérie : massacres et tortures perpétrés par le FLN contre les Pieds-Noirs et les harkis, barbouzes, « porteurs de valises », guillotins de Mitterrand, passé de (vrais) résistants de la plupart des chefs de l'OAS, face cachée des icônes de la repentance, écrivains pro-Algérie française, etc.



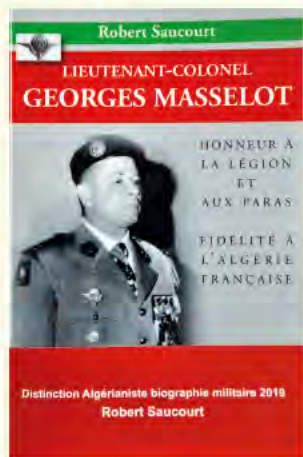
L'après-midi fut consacrée aux rencontres avec les nombreux auteurs présents tout au long de ce congrès.

Après la table ronde qui a suivi la projection du film, et avant qu'il ne quitte les lieux, j'ai eu l'occasion de remettre à G.M. Benamou quelques numéros de l'Écho de Saïda et le recueil des textes et poèmes écrits « *À l'encre de l'Oued Saïda* ». Il m'a interrogé sur la ville de Saïda qu'il a quitté bien jeune puisque né le 30 mars 1957 et s'est montré très intéressé par tous les projets réalisés par l'Amicale. Un nouvel adhérent !!

Chaque année, le Cercle algérianiste distingue des auteurs et universitaires au travers de deux prix : Le Prix Littéraire algérianiste « Jean Pomier » couronne des oeuvres d'écrivains et d'auteurs distingués pour leur contribution littéraire à l'expression du message algérianiste et à la consolidation de notre mémoire.

Le Prix Universitaire algérianiste récompense les travaux d'étudiants et de chercheurs ayant traité à l'Afrique du Nord et à l'Algérie en particulier.

Un Prix Distinction algérianiste est également remis à un auteur en reconnaissance d'une œuvre littéraire particulière traitant de sujets divers tels qu'un témoignage, une biographie, un fait d'histoire ou militaire...



«Lieutenant-Colonel Georges Masselot» de Robert Saucourt.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il n'existait pas, à ce jour, d'ouvrages racontant la vie et quelle vie ! du lieutenant-colonel Georges Masselot (1911-2002). Cette anomalie est aujourd'hui corrigée par Robert Saucourt, président de l'Association pour la mémoire de l'Empire français (dont Masselot fut président d'honneur jusqu'à sa mort). En parlant de Masselot, on a envie de dire : « Quel roman fut sa vie ! ». Sauf que l'on n'est pas dans le roman, mais dans la réalité d'un grand soldat, atypique à bien des égards. Il fut au rendez-vous de tous les combats pour la France : Seconde Guerre mondiale, Indochine et surtout peut-être l'Algérie française, la terre de ses ancêtres. L'Algérie à qui il donna son fils, Philippe, tombé en opération à ses côtés. Il paya le prix fort ses engagements. Trente années de service exemplaire, trois blessures au feu, 15 citations (dont 10 à l'ordre de l'armée), commandeur de la Légion d'honneur. Dans la tradition de la Légion et des paras : honneur et fidélité.



«Dans les pas d'une famille en Algérie Française» de Brigitte Pâris.

L'auteure nous plonge dans l'histoire de l'émigration de ses ancêtres alsaciens-lorrains en Algérie Française, depuis leur arrivée en Kabylie jusques y compris la terrible guerre « sans nom » qui conduisit à l'exode. Elle raconte la vie quotidienne de cette famille de Pieds-Noirs, génération après génération et a choisi, exercice périlleux, d'intégrer une version intimiste dans un contexte historique qu'elle a voulu d'une objectivité maximale ; son récit montre une situation bien loin de la caricature qui en est souvent faite... La lecture de ce livre permettra de mieux comprendre pourquoi cette période provoque toujours la polémique, éveille les passions et reste si douloureuse pour bon nombre de protagonistes.

SOLUTIONS DU N° 149

| | | | | | | | | | | | | | | |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | B | A | R | R | I | T | A | U | D | T | A | B | U | S |
| 2 | E | N | V | O | I | R | I | O | M | A | S | O | | |
| 3 | N | E | D | C | A | N | E | A | M | O | Y | A | L | |
| 4 | I | C | A | N | A | L | E | S | P | O | I | L | E | |
| 5 | C | O | R | I | L | V | E | R | S | E | U | R | | |
| 6 | H | A | L | F | O | N | S | I | R | A | I | | | |
| 7 | O | C | A | N | T | A | U | P | O | L | E | G | R | |
| 8 | U | O | H | E | T | E | U | E | F | A | O | | | |
| 9 | W | C | T | L | A | G | R | O | S | A | I | N | | |
| 10 | E | R | M | O | S | I | L | L | A | A | V | E | C | |
| 11 | S | E | D | U | T | E | I | L | A | B | R | I | E | |
| 12 | L | E | O | S | A | I | Z | A | E | T | A | | | |
| 13 | I | K | A | U | F | F | M | A | N | N | T | R | O | U |
| 14 | N | D | L | O | I | N | U | A | G | E | C | P | | |
| 15 | G | E | N | O | L | I | N | I | A | L | L | E | N | E |
| 16 | P | I | L | O | R | I | S | L | V | A | L | | | |
| 17 | R | E | P | E | R | E | Z | S | L | E | V | Y | | |
| 18 | A | N | D | R | E | S | M | E | D | I | N | A | I | D |
| 19 | S | A | E | Z | M | I | L | O | I | A | D | O | | |
| 20 | V | E | N | D | J | E | S | E | N | B | E | R | G | E |
| 21 | O | S | S | D | O | R | E | E | S | T | H | E | S | E |

JEU CONCOURS

?

Nous organisons un jeu concours basé sur les mots croisés. Il consiste à découvrir un mot en utilisant les lettres trouvées dans les cases numérotées et de l'adresser à l'attention de Jean-Pierre Diaz Echo de Saïda - 3 rue des Aphyllanthes 34790 GRABELS ou par mail à echodesaïda@gmail.com

Un tirage au sort parmi ceux ayant répondu correctement désignera celui qui recevra, au choix, l'un des ouvrages édités par l'Amicale des Saïdéens.

RESULTAT JEU CONCOURS MOTS CROISÉS

Le mot caché proposé sur l'Echo de Saïda 149 était :

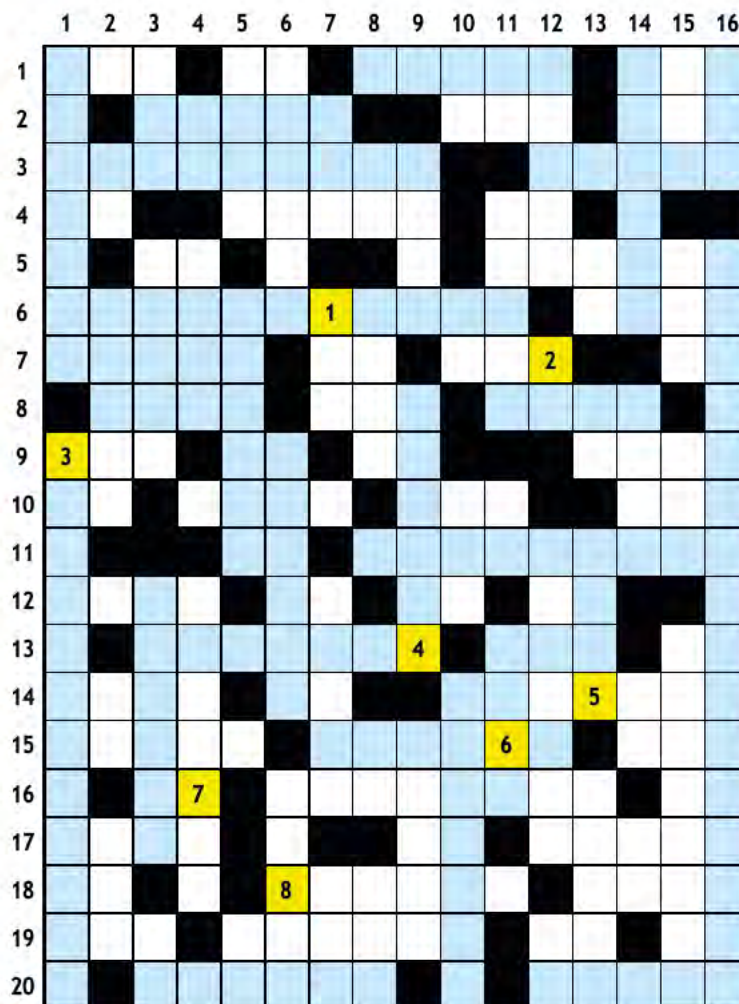
ECHO DE SAÏDA

Le vainqueur est Adèle Martinez-Sanmiguel.



Horizontalement

1 -Perroquet au plumage coloré. -De gauche à droite, constante du cercle. -A l'aide de sa fronde il vainquit un géant. -Prime Pour l'Emploi. 2 -La mère de Jésus. -Métal léger abrégé. -De droite à gauche, préposition signifiant : par la voie de, en passant par. 3 -Ils s'appelaient Melchior, Balthazar et Gaspard (Deux mots). -Fête religieuse juive pour commémorer la sortie d'Egypte des Hébreux. 4 -Aller-Retour. -Composant majoritaire de l'air, inodore, incolore et peu réactif. -Ile face à La Rochelle. 5 -Article espagnol. -De droite à gauche, divinité féminine dont le port et l'air sont majestueux, nobles. 6 -C'est le messager de Dieu (Deux mots). -Mousseux d'Italie. 7 -Personnage, le plus important de la Bible hébraïque, qui reçut la Loi pour le judaïsme. -Petit cours d'eau. -Encouragement dans l'arène. -Ancien partenaire. 8 -Paradis terrestre. -De droite à gauche, principale activité des enfants. -Le premier homme. 9 -Trucide, abat, supprime. -Etat Major. -Sud-Ouest. -Crêpe (tortilla) mexicaine de maïs fourrée (de viande, fromage...) roulée et frite. 10 -De droite à gauche, protège le doigt de la couturière. -Détériorés à force de s'en servir. -Sert à l'assaisonnement et à la conservation des aliments. -Petit engin volant motorisé. 11 -Préposition devant la spécialité du Docteur. -Cité où fut établi le premier temple juif et devenue lieu de pèlerinage pour les juifs, les chrétiens et les musulmans. 12 -Pour un cheval ou un âne, lancer les pattes en arrière. -Secteur Postal. -Saint des Pyrénées. -Appréciation entre P et B. 13 -Géant philistin qui fut tué d'un coup de fronde. -Navigateur du Déluge. -Les hommes en général, les gens, l'opinion. 14 -Etat, patrie, nation, puissance. -Extra Terrestre. -Pochard, poivrot, ivrogne. 15 -Riche, cossu. -Nouveau nom de Jacob, fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham, désignant par la suite, selon la Bible, les enfants du peuple élu par Dieu. -Les dames n'aiment pas dire le leur. 16 -Règle d'architecte. -Repose tête dans un lit. -Avant Midi. 17 -Changer de ton ou de peau. -Version Originale. -Coule sous les ponts de Paris. 18 -De droite à gauche, conjonction négative. -Titre donné à une femme qui est ou a été mariée. -Premier fratricide. 19 -Les siens. -Petite embarcation à pédales. -Professeur abrégé. -Petit saint. 20 -Personnage biblique célèbre pour la force surhumaine qu'il devait à sa chevelure. -Disciple qui trahit Jésus-Christ.



Verticalement

1 -Personnage biblique, premier patriarche des Hébreux, à qui, selon la Genèse, Dieu lui demanda de sacrifier son fils, Isaac. -Territoire comprenant la Palestine et la Phénicie où, selon la Bible, la vie devait être heureuse, facile. 2 -Métal d'alliance. -Enlacement d'une corde, d'un fil mais aussi unité de vitesse en mer. -Article contracté. -Page des titres du Quotidien. 3 -Mieux qu'un camarade. -Bouclier, protection, sauvegarde. -D'où les Hébreux furent chassés. -Sinistres initiales. 4 -Bat le roi à la bataille. -Nuit, blesse, fait du tort. -Arbustes épineux cultivés pour la beauté de leurs fleurs. 5 -Prénom associé à « la douce » dans une comédie musicale française. -Création, origine du monde, de la Terre. -Police Militaire. 6 -Place publique en Italie. -Jésus fut celui des Chrétiens. -Arbres d'ornement à l'aspect majestueux. 7 -Le moi pensant. -L'épouse du fils. -Subir un dommage à cause de quelque chose, souffrir. -Jeune homme. 8 -Relie deux mots, deux phrases. -Voies de circulation. -Sud-Est. -Grade de ceinture noire. 9 -Puni rigoureusement, sanctionné, réprimé. -Le père de Jésus. -Adversaire, concurrent. 10 -Du verbe aller. -Cardinaux opposés. -Espace de temps de longue durée. -Prophète et roi d'Israël réputé pour sa richesse et sa sagesse. 11 -Pronom personnel masculin. -De bas en haut, se rendre, partir, se déplacer. -Du verbe lire. -La Nativité. 12 -Abusés, bernés, grugés. -De bas en haut, cube pour jouer. -Avinées, enivrées. -Police Judiciaire. 13 -Société Anonyme. -De bas en haut, la tienne. -Il fut la victime de son frère aîné. -Fatigué jusqu'à l'épuisement. Fourbu, éreinté. 14 -Fête importante qui commémore la résurrection de Jésus. -Au rugby, regroupement autour du porteur du ballon. -Fleuve du Pas-de-Calais qui passe à Saint-Omer. -Le cœur de piaf. 15 -Signifie Plus en musique. -Période chaude. -Elle sert à ouvrir. -Arrangea, structura, manigança. 16 -La première femme. -Ils figurent sur les tables de la loi (Deux mots).

Découvrez le mot qui se cache!

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 |
| | | | | | | | |

DÉCÈS



Antoine Boix de Nazereg-Flinois décédé à l'âge de 90 ans. De la part de son épouse Josiane née Canton et de ses enfants Joëlle, Brigitte et Tony. 69150 Décines-Charpieu.

Antoine était plus connu sous le pseudonyme de « Marche ou Crève », identifiant de sa célèbre camionnette.

Yvette Robert née Butoli née le 13 novembre 1942 à Oran et décédée le 10 octobre 2019 à l'âge de 77 ans. De la part de son époux Daniel, ses enfants Stéphanie, Anthony et sa belle-fille Anne-Sophie. 31600 Eaunes.

Charles Robert Coeffard décédé le 17 octobre 2019 à l'âge de 85 ans. De la part de son épouse Suzanne, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, ses cousins Cantau. 11230 Gueytes et Labastide. *Robert a habité Saïda pendant plusieurs années. Il était père de sept enfants, avait vingt petits-enfants et quatorze arrière-petits-enfants.*

NAISSANCES



Mme Maldonado-Pérez Marie, 98 ans, résidant à Béziers, est heureuse de vous faire-part de la naissance de son arrière-arrière petit-fils Elliot, au foyer de sa petite-fille Marine Padelou et Anthony Serres, le 17 mars 2019, à St Laurent de la Cabrerisse (Aude). Elliot est l'arrière petit-fils de Jacqueline Maldonado et le petit-fils de Caroline Baron, sa fille.

Paul et Monique Ronceau font part de la naissance de leur premier arrière-petit-fils, Sasha, le 8 novembre 2019 en la maternité d'Annecy (74). Il est également le petit-fils de Valérie Ronceau, épouse Dasnieres de Veigy et le fils de Kelly Ronceau, épouse d'Arnaud de Doncker.

Toutes nos félicitations et longue vie à cette nouvelle Saïdèene et à sa famille.

NOCES DE DIAMANT

Josette Coury et Joseph Maldonado se sont unis le 5 avril 1969 à Ambierie (Loire). À l'occasion de leur cinquantième anniversaire de mariage, ils ont réuni, outre leur famille proche, plusieurs cousins germains. Les amis de Saïda et de la région reconnaîtront sans doute quelques visages connus des familles Maldonado, Pérez, Salmeron, Garcia et Sanchez, et au premier rang bien droite et digne, leur maman Marie Maldonado-Pérez, âgée de 98 ans.

Toutes nos félicitations aux toujours jeunes époux.



Huguette Mourlam née Fort, décédée le 20 octobre 2019 à l'âge de 87 ans. De la part de son époux Serge, de ses enfants Serge, Joëlle et leurs conjoints, de ses petits-enfants, de ses sœurs Josette Sérié, Bertille Martinez, Justine Gaillard et son frère Joseph.

38160 Saint-Vérand.



Guy Rosa décédé le 24 novembre 2019. De la part de son épouse Chantal, son fils Pierrick et son épouse, son petit-fils Louka, son frère Jean-Pierre et son épouse. 69330 Jonage.



Angèle Martinez née Ruiz décédée le 29 novembre 2019 à l'âge de 100 ans. De la part de ses enfants Brigitte, René, Annie et Elizabeth, de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Les familles Martinez, Raigne et Paz étaient réunis le 9 novembre dernier autour d'Angèle Martinez à l'occasion de son centième anniversaire.



L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdèennes et partage leur peine.

MARIAGE

Gisèle Galland, sa grand mère, Jean-Luc Martino, Marie-Lise Galland Martino ses parents ainsi que Baptiste, son frère, sont heureux d'annoncer le mariage de Laura et Thibault Carpentier.

Ils se sont unis religieusement à St Aygulf le 21 septembre 2019, leur mariage civil a été célébré à Los Angeles où résident les jeunes mariés.

C'est à Essaouira ex Mogador (Maroc) que la fête s'est poursuivie où Marie-Lise et Jean-Luc ont un riad baptisé « Dar Saïda », ville natale et de cœur de Marie-Lise.



Toutes nos félicitations aux jeunes époux et à leur famille.

